

Paroles d'acteur sur *Shylock*

John D. HUSTON
(Comédien)

J'ai eu la chance d'interpréter le rôle de Jon Davies, personnage principal de la pièce de Mark Leiren-Young, *Shylock*, pièce que nous avons jouée 56 fois entre 2000 et 2004.

Comme j'ai également fait partie du comité de relecteurs pour la deuxième édition, je connais très bien le texte. Que la pièce ne soit pas jouée plus souvent au Canada en dit malheureusement long sur la frilosité des directeurs artistiques dans mon pays et Tony Q. Fulford n'est hélas plus de ce monde. Je ne sais de quoi ils ont peur, je n'en ai aucune idée. J'ai joué Shylock devant des spectateurs de tout âge, lycéens, personnes âgées ; nous avons également répondu à l'invitation de ce que Tony, dans la pièce, appelle « des... comme toi » et cela s'est toujours très bien passé. Lorsqu'on avait la possibilité de rencontrer le public après le spectacle, la discussion était animée et les questions pertinentes. Personne ne m'a encore jamais craché dessus, ni sur les comédiens ou le metteur en scène animés du bon sens et de la rage nécessaires pour diriger *Shylock*.

Et tout cela grâce au texte stimulant et formidablement bien construit que Mark a écrit : Mark n'est pas seulement auteur, il est aussi comédien. Son point fort – à la fois sur scène et dans le texte écrit, c'est la satire, une satire pleine d'esprit, accessible, intelligente et la pièce *Shylock* est construite sur cette sensibilité-là. Cela fut évident pour moi dès la première représentation : je savais que la pièce était drôle mais je ne savais pas à quel point elle était drôle. Au fur et à mesure de la tournée, j'étais de plus en plus enchanté de voir avec quelle finesse Mark avait choisi les endroits précis où placer ses plaisanteries. Elles se situent presque toutes à la fin d'un moment sérieux ou d'un moment de réflexion et sont comme des *amuse-bouche*¹ qui permettent de savourer la scène précédente tout en préparant l'auditeur au point suivant.

Ces plaisanteries sont également une manière habile de livrer des informations. Lors d'une représentation scolaire à Winnipeg, Manitoba, en 2000, une spectatrice de 14 ans me dit qu'elle avait beaucoup aimé l'échange au cours duquel le personnage de Jon exprime son désir de jouer Othello : « Je ne sais pas qui est Othello », dit-elle, « mais comme c'est écrit, j'ai quand même pu rire et comprendre la blague ».

Ce qui m'a attiré le plus quand j'ai lu la pièce ? – et pour information, au bout de 3 pages, j'aurais donné n'importe quoi pour prononcer ces mots. J'ai tout de suite aimé la théâtralité brillante et vibrante, ce strip-tease littéral et littéraire du personnage le plus controversé de Shakespeare (et pour être tout à fait honnête, l'occasion de porter un faux nez aussi). Mais ce qui me parut plus intéressant lors de cette première lecture, c'est que le texte ne donne pas de réponses simples. Cela m'apparut de façon évidente lorsque je jouai à Edmonton en Alberta dans le cadre de la semaine « lire en liberté ». Un spectateur m'aborda dans la rue quelques jours après la première pour me dire qu'il continuait à discuter avec sa femme pour décider lequel des personnages avait « raison ».

Shylock était ma 9^e création en solo. Comme j'en avais l'opportunité, je pris une année entière pour apprendre la pièce, laisser les mots et les idées me pénétrer, pour jouer *avec* la pièce. Je pris tellement de temps qu'il me fallut réapprendre la pièce en partie lorsque la deuxième édition fut publiée, avec notamment le formidable extrait du *Juif de Malte*. Je n'ai pas de mal à apprendre un texte et *Shylock* était facile à mémoriser, ce qui selon moi est un signe de son intégrité dramatique et littéraire. D'après mon expérience, les textes bien écrits avec des personnages bien définis sont plus faciles à apprendre. Les mots sur la page ne sonnent pas simplement justes, ce sont les *mots justes*².

Quant à la frilosité des directeurs artistiques de mon propre pays, je partage l'avis de mon personnage Jon Davies : l'éducation et non l'autocensure, car personne n'est obligé de venir voir votre spectacle controversé. Et pour ce qui est de nos grands festivals subventionnés par le contribuable, c'est pour cela qu'ils sont subventionnés, alors qu'ils aient des couilles (j'ai un jour eu

l'immense plaisir d'inviter à la radio le directeur artistique de l'un de nos grands festivals subventionnés qui venait s'expliquer sur sa décision de ne pas programmer le *Marchand de Venise*, de peur de heurter le public. Je suis ravi de pouvoir dire qu'il est revenu sur sa décision même si la contestation à mon petit niveau n'avait joué aucun rôle là-dedans).

Chaque acteur, chaque artiste est un outsider : c'est de cette position que nous parlons au reste du monde. Quand nous faisons bien notre travail nous proposons aux autres une vision du monde, un personnage, une histoire auxquels ils n'ont peut-être jamais été confrontés. Si notre travail n'est pas bon, s'il n'est pas présenté au bon moment ou pas devant le bon public, alors on nous réduit au silence, on nous rejette ou on nous ignore, ou, comme c'est arrivé à Paris au moment-même où j'écris ces lignes, on nous tue. Jon Davies n'a pas été réduit au silence de façon aussi extrême que nombre d'autres artistes mais ce n'en est pas moins inquiétant. Qu'il puisse « dire ce qu'il pense » et ressortir de cette expérience plus fort et plus sage, voilà le « Happy Ending » de la pièce.

Je pense que le *Shylock* de Mark Leiren-Young est, comme le *Marchand* de Shakespeare, une comédie. Alors lisez-la, appréciez-la et si elle vous touche vraiment, jouez-la.

¹ En français dans le texte.

² Idem.